

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 82 (1937)
Heft: 1

Artikel: La nouvelle section d'infanterie
Autor: Nicolas, D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341779>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La nouvelle section d'infanterie

Notre section d'infanterie vient d'être profondément transformée. Au lieu de 2 FM., elle en possède maintenant 3, au lieu de 5 groupes, dont 2 FM. et 3 Fus., elle en comprend seulement 3, identiques.

Le groupe était hier encore considéré comme un tout. Actuellement il se subdivise en *équipes* de spécialistes, chacune forte de 3 hommes :

2 équipes de Fus.

1 équipe FM.

1 équipe de pourvoyeurs pour le FM.

L'effectif de la section varie très peu :

Ancien type	Nouveau type
1 chef sct.	1 chef sct.
2 sergents	1 sergent
1 ordonn. de combat	2 ordonn. de combat
5 caporaux	3 caporaux
<u>38 hommes</u>	<u>36 hommes</u>
Total 47	Total 43

Le nombre des sous-officiers diminue, tandis que l'effectif du groupe passe de 8 à 12 soldats. Il est prescrit, il est vrai, que le chef de groupe ne commande au combat que l'équipe FM., qui constitue le centre et la raison d'être du groupe, les autres équipes agissant de leur propre initiative à l'imitation de celle-ci.

Malgré la diversité des équipes, l'action du groupe demeure très simple : ce dernier tire *ou* progresse, il ne fait pas les deux à la fois ; il ne se scinde pas en un élément de choc et un élément de feu ; il ne manœuvre pas.

La coordination du feu et du mouvement est affaire du chef de section, voire du commandant de compagnie.

Voilà, rapidement esquissées, les transformations essentielles de l'organisation et de la tactique de la section.

Un aperçu historique fera mieux comprendre les raisons de ce changement.

EVOLUTION DU COMBAT ET DE L'INSTRUCTION.

La section d'infanterie était naguère un élément fort simple : une cinquantaine de fusils que le chef de section alignait à la voix pour exécuter des feux de salve ou bien une cinquantaine de baïonnettes qui, derrière le sabre haut levé du lieutenant, s'élançaient à l'assaut.

Mais la guerre révolutionna cette tactique. Les premiers engagements en août 1914 furent en effet pour les belligérants une immense surprise, qui eût pu être en grande partie évitée si l'on avait su utiliser à fond les enseignements de la guerre des Boers et de la guerre russo-japonaise. Le feu, spécialement celui des mitrailleuses (malgré leur petit nombre : 6 par régiment !), s'affirma dès le début si puissant qu'il fallut sur le champ improviser une nouvelle tactique. La section, brisée par les balles, se disloqua en groupes, constituant chacun une unité de feu ou de mouvement. Le lieutenant, au lieu de commander à toute sa section à la fois, dut se borner à donner des missions à ses sous-officiers et à coordonner leurs actions. Les sergents et les caporaux, qui n'avaient été jusque-là que des transmetteurs d'ordres se muèrent soudain en des chefs de guerre.

La bataille de la Marne, déjà, trouva les sections en pleine transformation. Cette évolution ne fit que s'accroître au cours de la guerre, à mesure que les feux augmentaient d'intensité.

Les groupes s'éloignèrent toujours plus les uns des autres et de leur chef de section ; à l'intérieur des groupes, les hommes s'espacèrent aussi peu à peu, jusqu'à être presque

complètement seuls. Le combattant isolé acquit une importance insoupçonnée auparavant ; il ne pouvait plus être un mouton suivant aveuglément son berger, ni une mécanique bien réglée aux gestes automatiquement déclanchés par de simples commandements. Il devint un guerrier.

Cette transmutation imposa une refonte de l'instruction et de l'éducation militaires. On dut, beaucoup plus que par le passé, se vouer à la formation de l'individu, faire appel à son *cerveau*, c'est-à-dire à son intelligence, à son initiative, ainsi qu'à son *cœur*, c'est-à-dire à son caractère, à son moral, à son sens du devoir, à son esprit de sacrifice. Il y aurait peut-être, aujourd'hui encore, bien des réformes à effectuer en ce sens dans notre instruction militaire.

EVOLUTION DE L'ARMEMENT.

Parallèlement à ce bouleversement de la structure de la section et à cette évolution psychologique et morale, se produisit une modification complète de l'armement.

Malgré l'éparpillement des combattants, la densité des feux resta une impérieuse nécessité, pour pouvoir dans la défensive briser rapidement les attaques, dans l'offensive détruire ou coiffer sans tarder la résistance inopinée qui risquait de rompre la progression. Pour suppléer à la dilution des effectifs, les mitrailleuses se multiplièrent et gagnèrent peu à peu les petites unités. Elles apparurent même à la section d'infanterie, mais à cet échelon elles s'avérèrent parfois trop massives pour agir dans les premières lignes avec les tout premiers éléments, trop lourdes pour suivre au plus près les troupes de choc, trop peu maniables et trop lentes dans leur mise en position pour faire face instantanément aux conditions mouvantes du combat des échelons avancés.

Les servitudes de la mitrailleuse imposèrent la création d'une arme plus légère, plus petite et plus maniable, le FM., qui dès 1916 apparut chez les belligérants. Il fut dès

son introduction essentiellement une arme de la section.

La guerre devait provoquer encore bien d'autres changements. Pour échapper à la trajectoire rasante des armes automatiques, le fantassin avait appris dans l'attaque à s'infiltrer en utilisant les plus petits défilements ; dans la défense à s'enterrer et à tirer en flanquement. L'infanterie réclama des armes à tir courbe, afin d'atteindre l'ennemi derrière son couvert et afin de pouvoir elle-même agir tout en restant à l'abri du tir tendu. Le mortier (ou lance-mines) dut s'alléger pour se rapprocher peu à peu des premières lignes. La fin de la guerre devait l'attribuer définitivement à l'échelon du bataillon.

La baïonnette, en outre, que l'on prônait tant avant 1914, fut peu à peu reléguée dans l'arsenal des accessoires, parce que la balle, même à bout portant, la faisait tomber avant qu'elle pût arriver à l'abordage. Le corps à corps se décidait, non pas à l'arme blanche comme certaine mystique offensive l'avait fait croire, mais par le feu. Le fusil-mitrailleur, dans ce genre de combat aussi, devait jouer un rôle souvent prépondérant.

Le feu du fusil et du FM. ne pouvant suffire dans toutes les circonstances, par exemple contre un ennemi abrité, on munit l'infanterie de grenades, dont la puissance et le caractère d'instantanéité en firent la véritable arme du corps à corps.

Cependant ni la grenade, à cause de sa portée trop réduite, ni le mortier au bataillon à cause des difficultés de l'observation et de la lenteur, voire de l'impossibilité des transmissions, ne pouvaient satisfaire complètement la section. Trop de buts, justiciables uniquement du tir courbe, bravaient impunément son impuissance. On s'efforça d'augmenter la portée des grenades par des moyens de fortune ; ces recherches devaient aboutir à la création du fusil lance-grenades (V. B. chez les Français, trombocino chez les Italiens), qui restait en somme un palliatif.

La fin de la guerre mondiale surprit la section en pleine transformation. La révolution du début n'avait pas fini de

développer ses conséquences. La section n'avait pas encore obtenu une véritable arme à tir courbe et restait impuissante contre les mitrailleuses lointaines et contre deux nouveaux et redoutables adversaires de l'infanterie : le tank et l'avion.

Sa physionomie s'était pourtant totalement modifiée. A la place de l'uniformité d'un bloc de 50 fusils, la section se présentait en petits groupements de spécialistes à l'armement varié :

1. Armes individuelles :

- a) à tir tendu : fusils longs et courts, pistolets ;
- b) à tir courbe : grenades ;
- c) de protection : outils de pionniers et masques à gaz ;

2. Armes collectives :

- a) à tir tendu : armes automatiques de tout genre, pistolets automatiques ou mitraillettes, FM., mitrailleuses légères ;
- b) à tir courbe : lance-grenades.

L'après-guerre ne devait apporter aucune innovation importante ; elle se borna à

- 1. Améliorer les moyens existants ¹ ;
- 2. Simplifier autant que possible cet armement disparate pour des raisons surtout de ravitaillement en munitions (unité des munitions) et aussi d'économie.

La lutte contre les tanks, contre les avions et contre les mitrailleuses lointaines devait bien être solutionnée, mais hors du cadre de la section, tandis que la question de l'engin à tir courbe restait en suspens malgré l'engouement momentané des Italiens pour leur trombocino.

L'infanterie suisse, qui avait tenu très longtemps la tête dans la modernisation de son armement, se laissa distancer pendant la guerre, durant laquelle elle ne reçut que la grenade. Ce ne fut vraiment qu'en 1927, par l'introduction du FM., qu'elle se mit en devoir de rattraper le temps perdu.

¹ Citons parmi les améliorations qui seront réalisées dans un avenir proche : fusil à lunette pour le tir de précision, fusil à charge automatique, lance-grenades ou lance-mines léger, arme à projectile perforant.

Sa réorganisation actuelle marque ainsi la seconde étape. Lorsqu'elle aura été dotée d'une arme de section à tir courbe, elle n'aura plus rien à envier aux infanteries étrangères et tant que celles-ci n'auront pas amélioré leurs lance-grenades, cette infériorité restera minime ¹. Notre infanterie est ainsi aujourd'hui de nouveau à même de se mesurer à armes égales avec les infanteries étrangères.

EVOLUTION DE L'ORGANISATION.

Si la guerre avait su imposer rapidement la transformation complète de l'armement, elle avait si peu réussi à donner à la section une forme définitive, qu'à la fin des hostilités les belligérants possédaient des sections très différentes et que les Français, moins de 2 ans après leur victoire, modifiaient radicalement l'organisation de la leur.

La section française se composait dès 1920 de 3 groupes identiques, qui étaient eux-mêmes formés de 2 escouades : une de FM., l'autre de fusiliers et de lanceurs de grenades V. B. (dans la terminologie française : une escouade de fusiliers et une escouade de voltigeurs). Chaque groupe constituait une unité de manœuvre ; il agissait à la fois par le feu et le mouvement, le FM. étant chargé de soutenir la progression des voltigeurs.

Dans la Reichswehr, au contraire, les groupes étaient spécialisés : 2 de FM. et 3 de fusiliers. La manœuvre restait l'apanage du chef de section.

Ces deux conceptions extrêmes devaient se rapprocher récemment.

En 1928, en effet, le point de vue français changeait : on spécifiait que le groupe ne devait plus se subdiviser et qu'il ne devait plus recevoir qu'une seule mission de feu *ou* de

¹ Notons que l'on a procédé ces dernières années à Wallenstadt à l'essai d'un fusil lance-grenades. Il ne semble pas qu'il ait donné entière satisfaction. Il est probable que l'on devra abandonner le fusil lance-grenades, qui n'est qu'un moyen de fortune assez rudimentaire et qu'il faudra orienter les recherches vers un engin spécial : lance-grenades ou lance-mines léger.

mouvement ; la liaison et la coordination de ces deux facteurs étaient à régler dans le cadre de la section.

L'Allemagne, à son tour, au moment où elle abandonnait son armée de métier pour établir le service obligatoire, réorganisait en 1935 sa section d'infanterie en trois groupes hétérogènes semblables (Einheitsgruppe), dotés chacun d'un FM.

Il semblait que l'unité de doctrine était bien près de se réaliser et que l'on allait enfin trouver une formule définitive. Loin de là. La polémique reste toujours aussi vive et abondante dans la littérature militaire étrangère¹. Deux thèses continuent à s'affronter, si l'on fait abstraction de toute la gamme des nuances : d'un côté, les partisans de la synthèse du feu et du mouvement à l'intérieur du groupe ; de l'autre, les « séparatistes » qui voudraient concentrer tous les moyens de feu entre les mains du chef de section ou du commandant de compagnie, voire du commandant de bataillon, pour n'avoir en avant comme troupes de choc que des fusiliers.

La *Revue d'Infanterie*, en outre, vient de donner une nouvelle ampleur à ce débat en déclanchant une controverse sur l'organisation du groupe et de la section, prélude peut-être à une métamorphose de l'organisation française actuelle².

Si, dans l'exposé critique de notre nouvelle section, nous nous mettons à notre tour en lice, en toute modestie et en bénéficiant des travaux de tant d'auteurs éminents, nous constatons que les données du problème sont des questions :

1. d'emploi et de vulnérabilité ;
2. d'instruction ;
3. de commandement.

¹ Parmi les ouvrages les plus récents, voir : Liddel Hart : « The future of Infantry » (existe en traduction). « Deutsche Wehr », N° du 26. 3. 1936, ainsi que les chroniques hebdomadaires de Frontkriticus. « Militärwochenblatt », No des 18. 12. 35, 18. 1. 36, 4. 4. 36, 4. 11. 36. « Militärwissenschaftliche Mitteilungen », N° de décembre 1936.

² Voir N° d'août 1935, d'avril 1936 et spécialement de décembre 1936.

EMPLOI ET VULNÉRABILITÉ.

Deux infanteries, l'une pauvre, l'autre richement dotée aux échelons supérieurs de moyens organiques de tout genre, envisageront l'emploi de leurs troupes de choc d'une manière qui ne sera pas absolument identique ; elles seront par conséquent aussi amenées à leur donner des formes différentes.

Inversement, la force du feu ennemi marque les limites de l'action de l'infanterie, dont la plus ou moins grande vulnérabilité constitue toute le critère du succès. Pour avoir méconnu cette vérité, les belligérants éprouvèrent les terribles hécatombes du début de la guerre mondiale.

L'organisation de la section doit s'adapter au mode d'emploi prévu, tout en limitant au maximum le risque des pertes.

Pour illustrer la première partie de cet axiome, considérons par exemple les procédés d'attaque de notre section. Il était de règle jusqu'à présent qu'elle se constituait a priori un appui de feu ; il était avantageux qu'il y eût des groupes différents de FM. et de fusiliers. Maintenant, au contraire, le renforcement considérable de nos bases de feux (création d'une section équipée de 3 FM. sur affûts à la compagnie, augmentation du nombre des mitr. et introduction des lance-mines et des canons d'infanterie au bataillon) permettra souvent à la section de déboucher à l'attaque et de progresser *sans tirer* pour porter ses FM. le plus loin possible, jusqu'au moment où les réactions de l'adversaire l'obligeront elle aussi à monter une manœuvre ; la séparation des organes de feu et de mouvement n'est plus absolument nécessaire.

(A suivre.)

Capitaine NICOLAS.
